

L'hypothèse tend à se confirmer à Saint-Brais



Pas moins de 127 squelettes ont finalement été extraits du sol à Saint-Brais, au cours de deux fouilles successives (à g., une vue d'ensemble du dernier secteur inspecté). Les défunts ont très certainement été emportés par la peste. Cette hypothèse est renforcée par la forte concentration des sépultures (à dr., deux doubles inhumations côte à côte).

Voici deux ans à Saint-Brais, les archéologues étaient tombés sur un os, puis deux, puis trois, révélant l'existence d'un cimetière historique abandonné. Les fouilles s'étaient poursuivies sur la même parcelle l'année suivante. Au total, 127 squelettes ont finalement été déterrés. Deux rapports successifs dressent un état des lieux des multiples découvertes.

Un chantier de fouille archéologique, démarré en juin 2023 à Saint-Brais, avait permis de mettre au jour des tombes désaffectées, menacées par la construction d'une maison familiale. Les experts avaient minutieusement dégagé 54 corps (dont 29 enfants et adolescents), confirmant la présence d'un ancien cimetière dans le sous-sol.

En plus des restes humains, les archéologues avaient découvert des céramiques, accessoires funéraires (perles et médailles de chapelet, agrafes de linceul ou encore des médaillons et des bagues), pièces métalliques (lames de couteau, clous, boucle) ou encore des éléments lithiques (silex et pierres à fusil, grès vosgiens). La présence de ces différents objets avait aussitôt permis d'établir que ces sépultures sont rattachées au 17^e siècle.

Enterrés à la hâte

L'histoire ne s'arrête pas là. Une deuxième opération de fouille a été menée en 2024, d'entente avec le propriétaire du terrain. L'intervention a duré quatre mois. Elle a révélé la présence de 73 nouvelles inhumations, portant à 127 le nombre total de squelettes trouvés dans cette zone d'une superficie de 250 m². Cette deuxième campagne d'investigations, couplée à

la première, a confirmé l'enfouissement d'un grand nombre de cadavres à intervalle rapproché.

Des cas particuliers sont également à noter, comme celui de cette femme dont l'âge est estimé entre 20 et 40 ans. Son corps a été retrouvé couché sur le côté, les membres supérieurs et inférieurs fléchis. Ce «qui laisse plutôt penser à une inhumation réalisée sans soin» commente la Section jurassienne d'archéologie et paléontologie, dans son dernier rapport. Ces découvertes viennent évidemment renforcer l'idée d'un cimetière «établi en vitesse pour parer soudainement à un haut taux de mortalité», mentionne-t-elle.

Selon les observations, il est cependant souligné que si «les défunts paraissent avoir été mis en terre parfois à la hâte et en groupe, ils ont tout de même été déposés selon les normes culturelles et religieuses de l'époque». Les morts étaient en effet le plus souvent étendus sur le dos, les bras repliés sur l'abdomen et la tête tournée vers l'ouest.

Partiellement abîmés

Dans l'un des rapports d'expertise rédigés par la Section jurassienne d'archéologie et paléontologie, on apprend que le site funéraire a souffert d'interventions humaines. «L'implantation d'une canalisation en béton et de plusieurs chambres dans les années 1970 a détruit partiellement certaines tombes» est-il mentionné.

A ce propos, il est indiqué qu'à l'époque, le curé du village, l'Abbé Georges Jeanbourquin, avait suivi ces travaux et rapporté l'existence de plusieurs tombes dans son ouvrage «Histoire de Saint-Brais et Planey», publié

en 1987. L'existence de ce cimetière abandonné était donc connu.

Pourquoi ces gens ont-ils été placés là? Quelles sont les causes de leur mort? Les rapports successifs ne livrent aucun élément permettant de répondre formellement à ces questions. Néanmoins, tout porte à croire que ce cimetière est un vestige de la peste noire, qui a décimé les Franches-Montagnes de 1629 à 1640.

L'emplacement du site, la configuration des tombes, la présence de nombreux jeunes de moins de 20 ans et les inhumations multiples favorisent en effet cette hypothèse. Par ailleurs, les archéologues semblent écarter le lien avec les combats de la guerre de Trente Ans (1618-1648). «Une répartition différente de la population, avec moins d'enfants et plus d'hommes, serait attendue dans ce cas» est-il relevé.

Recherches à financer

Une certitude néanmoins: rien n'indique que tous les défunts concentrés dans ce périmètre soient morts de la peste. D'autres maladies ou la famine pourraient en effet être responsables de certains décès, signale la Section jurassienne d'archéologie et paléontologie. Le mystère demeure donc, mais l'intérêt scientifique est grand.

Pour savoir précisément de quoi sont morts ces malheureux, il faudrait financer des recherches supplémentaires. Ces dernières consisteraient à analyser les prélèvements de dents réalisés sur le site par des anthropologues de l'Université de Berne (Institut für Rechtsmedizin Bern). Ces spécialistes avaient en effet été dépêchés sur place pour faire les constatations

d'usage (âge, sexe, pathologies), au fur et à mesure que les squelettes étaient exhumés.

Seuls les résultats d'analyses ADN permettraient d'établir quel type d'épidémie a frappé cette population. Seulement voilà, l'opération est onéreuse et les moyens financiers à disposition limités. Comme le relève l'archéologue cantonale Céline Robert-Charrue Linder, la priorité est de financer la réalisation des fouilles d'urgence. «Mais dès que nous le pourrons, nous souhaitons lancer les investigations anthropologiques par l'Université de Berne, afin de réaliser les analyses paléogénétiques et effectivement déterminer les causes des décès» assure-t-elle.

Perrine Bourgeois

Ossements lavés et inventoriés

Les vestiges humains trouvés à Saint-Brais seront précieusement conservés et préservés. «Tous les ossements ont été lavés et inventoriés, et font dorénavant partie des collections cantonales. Ils sont actuellement dans nos dépôts de Delémont» fait savoir l'archéologue cantonale, Céline Robert-Charrue Linder. Une fois correctement conditionnés, ces restes osseux seront acheminés à Porrentruy et entreposés dans les caves du Château ou dans le nouveau Centre de recherche et de conservation des collections (CRC). «Ils seront mis à disposition des chercheurs pour des analyses ultérieures, au fur et à mesure des progrès scientifiques» précise notre interlocutrice. (per)